

Folie et stratégie

Autor(en): **Delage, Edmond**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **93 (1948)**

Heft 5

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Folie et stratégie

Folie et génie stratégique sont-ils incompatibles ? Serait-on stratège d'autant plus brillant qu'on s'écarterait davantage de la normale ? On serait tenté de le penser quand, une fois de plus, on étudie le « cas Hitler », sur lequel on ne se prononcera pas de si tôt : il n'est même pas tout à fait sûr qu'il soit mort. Fou ? Il l'était, certes, par bien des côtés, à en croire les diagnostics les moins suspects : par exemple celui du docteur F. Achille-Delmas¹. Pour le psychiatre moderne le plus sérieux, ce « Führer » qui conduisit le Reich à sa destruction totale, présentait un « déséquilibre cyclo-thymique à forme de dépression excitable ». Son état habituel, c'était la dépression. L'homme était alors presque timide, gauche, hésitant, inquiet, replié sur lui-même. Mais à l'état « épisodique » l'excitation surgissait brusquement, créait l'exaltation, tout ce qu'elle peut comporter de transcendance dans le meilleur et le pire.

Ce « délire hypomaniaque » à forme ambitieuse et mégalo-mane de création, cette manie « dépressive et délirante » ne l'empêchèrent pas d'être un homme de guerre redoutable. C'est ce qui ressort de la lecture du livre où Raymond Cartier a condensé l'essentiel — du point de vue militaire — des immenses dossiers de Nuremberg, dont la presse quotidienne (surtout la française) n'a pu, faute de place, nous donner que de trop brefs aperçus.

¹ *Adolf Hitler. Essai de biographie psycho-pathologique.* (Marcel Rivière & C^{ie}).

Keitel a dit de lui : « C'était un formidable moteur... » C'était même le moteur unique de l'Allemagne. Personne n'avait d'influence sur ses décisions militaires les plus graves. Quand il eut résolu de déclarer la guerre à la Russie il téléphona simplement au gros Gœring : « J'ai décidé de faire la guerre à la Russie. » Il tenait tous les fils rassemblés : « Chacun ne doit être informé que de ce qui le concerne directement, uniquement, en temps utile, c'est-à-dire, en général, le plus tard possible. » L'O.K.W. (*Oberkommando der Wehrmacht*) n'avait pas le droit de donner le moindre renseignement sur les opérations aux diplomates de la Wilhelmstrasse.

Le stratège autodidacte haïssait, semble-t-il, cordialement les militaires, et singulièrement la plupart de ses généraux, ces généraux qui eurent au début l'illusion de se servir du « petit grenadier » pour refaire une armée maîtresse de l'Allemagne¹. Ils la perdirent vite. Hitler ne laissa jamais passer l'occasion de piétiner la caste de la *Kriegsakademie* : « Il faut que les généraux portent la responsabilité des échecs parce qu'ils sont interchangeables, tandis que mon prestige est un capital unique qu'on ne doit à aucun prix laisser entamer. » Aucun ne trouva grâce à ses yeux, pas plus List que Fritsch, que Blomberg, que Brauchitsch, que Falkenhorst, que Rommel et Rundstedt. Quand la Reichswehr, cent fois piétinée et dupée, essaya de se revancher et de le supprimer, il fit — miraculeux rescapé — pendre les chefs les plus blasonnés à des crocs de boucher.

Si mal traités qu'ils aient été, ils lui ont reconnu tous — sauf Brauchitsch — une manière de génie stratégique. Keitel déclara : « Le Führer n'avait reçu aucune instruction militaire, mais il avait les intuitions d'un génie. Il avait étudié seul la tactique et la stratégie, consacré ses nuits à approfondir la doctrine militaire de Clausewitz, Moltke, Schleiffen, Frédéric II. Nous étions devant lui non comme des maîtres, mais comme

¹ Lire à ce sujet les articles de juillet à août 1946 de la *Revue de défense nationale* : A. FRANÇOIS PONCET : *Hitler et les généraux de la Reichswehr*.

des élèves... » Amateur, il comprit mieux que maint professionnel l'importance du char blindé et de l'avion. Il élaborait, sur quelques idées simples et audacieuses, les campagnes de Pologne, de Norvège, de France, des Balkans.

En 1937, ses généraux lui affirmaient tous l'impossibilité d'envisager une guerre quelconque « avant sept ou huit ans ». L'opinion de Hitler était pourtant déjà arrêtée. Au cours des Olympiades d'hiver de Garmisch-Partenkirchen il avait pris à part Blomberg et lui avait révélé : « J'ai décidé de réoccuper militairement la Rhénanie. Cela sera une grande surprise. »

Tous les généraux — Blomberg en tête — furent terrorisés. « Le Führer, raconta Goering — qu'il avait retourné, — affirma que la France ne marcherait pas... Si la situation devient réellement dangereuse, je ferai machine en arrière et repasserai le Rhin... » « Nous étions, dit Jodl, dans la situation d'un joueur qui risque toute sa fortune sur un coup de dés. » La même méthode fut appliquée à l'Autriche et à la Tchécoslovaquie.

Le 5 novembre 1937, il avait, à la chancellerie, dévoilé, « son irrévocable décision de résoudre le problème de « l'espace allemand » avant 1943-1945 ». (Procès-verbal rédigé par le colonel d'état-major Hoszbach, cote 386 P. S.) Fritsch confia à son ami le général Beck : « Je me suis trouvé en présence d'un fou. » Hitler ne tint compte d'aucune objection. Pour avoir les mains libres, il épura férocement l'armée, se débarrassa de Blomberg, Fritsch, et de quatre-vingts autres officiers généraux et supérieurs. Dans un curieux document daté du 19 avril 1938, intitulé : *La conduite de la guerre considérée comme problème d'organisation*, signé de Keitel, mais manifestement dicté par le Führer, sont préconisées l'unification de la Wehrmacht et l'organisation d'un « commandement supérieur », bien entendu exercé par Hitler seul. « La conduite de la guerre totale est l'affaire du Führer. »

Les opérations de l'Anschluss, qui suivit de près la disgrâce

de Blomberg et de Fritsch, furent personnellement dirigées par lui. Keitel reconnaît que « l'intervention de la Tchécoslovaquie aurait suffi à provoquer une catastrophe ».

Le succès acquis, Hitler, qui avait commencé par déclarer le 20 mai qu'il fallait d'abord « digérer » l'Autriche, dévoila, dix jours seulement plus tard — à la suite de mesures de mobilisation tchèques, — sa décision « d'écraser militairement la Tchécoslovaquie dans un avenir immédiat ». Beck, chef d'état-major général, esprit lucide (il jugeait Hitler « fou »), rédigea alors un memorandum où il avertissait le Führer « que l'Allemagne, en cherchant à réaliser ses buts par la force, susciterait contre elle une nouvelle coalition et subirait une nouvelle défaite ». Beck fut chassé ; il devait le 20 juillet 1944 tomber sous les balles de la Gestapo.

Au congrès de Nuremberg, Hitler, qui avait fait pousser l'étude du « Plan vert » contre les Tchèques, réunit le 9 septembre les généraux von Brauchitsch, Keitel, Halder (le résumé de ce conseil de guerre a été griffonné par le colonel Schmundt et figure aux archives). Halder n'a pas depuis caché que « pour les hommes au courant des choses le déploiement stratégique en face de la Tchécoslovaquie ne fut qu'un vaste bluff ».

Une plus noble tâche s'offrait alors à l'esprit trépidant du stratège : la conquête de la suprématie militaire à l'ouest de l'Europe (document 798 P.S.) : « Il était clair, explique-t-il à ses généraux, qu'un conflit avec la Pologne surviendrait tôt ou tard. J'avais fixé ma décision dès le printemps dernier ; je pensais me tourner d'abord vers l'Ouest... mais ce plan ne put être réalisé... » De la conférence tenue le 23 mai 1939 à la nouvelle chancellerie, où, cette fois, fut prédite par lui la guerre, — et une guerre de dix ou quinze ans, — sortirent des plans d'autres couleurs : *jaune*, contre la France ; *blanc*, contre la Pologne.

Il fallait être prêt pour août, « pouvoir déclencher l'attaque sans mobilisation préalable », et « suspendre les préparatifs à

tout moment » : c'était contraire aux règles sacro-saintes du grand Etat-major.

Le plan de campagne fut soumis à Hitler à la fin de juillet. Il le bouleversa. Bien qu'il sût le commandement polonais décidé à attaquer en Posnanie, il n'hésita pas à dégarnir la frontière allemande entre la Silésie et la Vistule, ordonna de traverser le corridor vers Thorn et Graudenz et de tomber dans le dos des Polonais. Quant à l'intervention des puissances occidentales, il en acceptait le risque avec grande résolution et considérait comme impossible une attaque de la ligne Siegfried. Jodl a, du reste, reconnu que la « catastrophe ne fut évitée que parce que les cent dix divisions franco-anglaises restèrent complètement inactives contre les vingt-trois divisions allemandes de l'Ouest ». Hitler ne risqua la partie que sur un calcul psychologique fondé sur son expérience de l'entrevue de Munich : fou, certes, mais non dépourvu d'intuition...

Il commença par ne pas prendre au sérieux la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre. Quand il se fut rendu compte de la réalité il força la « volonté » de ses généraux timorés. Le 5 novembre, Brauchitsch — selon Halder — essaya d'obtenir une fois de plus l'ajournement de l'offensive à l'Ouest. Hitler se rua sur lui, déchira ses papiers, les piétina en rugissant et le jeta à la porte. Il le dessaisit du plan et en demanda un à l'O.K.W. Celui-ci, s'inspirant de Schlieffen, proposa simplement une réédition de l'offensive par la Belgique. Hitler ne la voulut pas et lui substitua celle par Sedan. Goering a affirmé que ce projet — si original — était de Hitler, et de Hitler seul. De lui également fut l'idée d'employer sur une vaste échelle parachutistes et formations aéroportées, notamment à Gand, de se saisir par surprise du canal Albert et du fort d'Eben-Emaël.

L'offensive ne fut différée jusqu'au printemps que sur l'intervention du chef des services météorologiques...

Le débarquement en Norvège doit être également inscrit à l'activité du Führer. Quand Falkenhorst fut mandé à la

chancellerie, le 21 février 1940, il dut lui raconter ses expériences du débarquement de Finlande, en 1918. Hitler l'interrompit : « J'ai en vue quelque chose d'analogue : l'occupation de la Norvège. Je suis informé que les Anglais veulent y débarquer, et je veux y être avant eux ; la conquête de la Norvège assurera la liberté de mouvement de notre flotte dans la baie de Wilhelmshaven, et protégera nos importations de fer suédois. » Ce fut l'« Exercice Weser » : il reçut la priorité sur le « plan jaune », l'attaque de la France. Brauchitsch ne fut informé qu'à une conférence, le 5 mars, où il critiqua toutes les dispositions du projet. Hitler passa outre. Le débarquement fut fixé au 9 avril : Ræder demanda vainement, au nom de la marine, l'ajournement après la campagne de l'Ouest. On bourra de troupes et de matériel dix destroyers. Hitler, sur des plans directeurs à grande échelle, fit répéter lui-même leurs rôles aux principaux exécutants le 1^{er} avril, de 11 heures du matin à 7 heures du soir. La date du 9 fut choisie parce qu'elle marque la fin des aurores boréales à la latitude de Narvik. Favorisés par une chance inouïe, les navires trompèrent la vigilance — en défaut — des marins anglais : ce fut une surprise totale que l'arrivée des torpilleurs allemands à 500 kilomètres au nord du cercle polaire.

Dès le 26 avril, Hitler se désintéressa de la Norvège pour la France. L'horaire de l'attaque allemande avait été étudié, perfectionné tout l'hiver. Le Führer insista sur la question essentielle du centre de gravité. Il fit renforcer les armées en face de Sedan : « L'ennemi ne s'attend pas à recevoir le choc dans cette région. Les documents qu'il a trouvés sur des aviateurs tombés en Belgique ont augmenté sa conviction que notre intention est seulement de conquérir la côte hollando-belge. » Malgré Jodl il maintint cinq fois plus de troupes au sud de la ligne Liège-Namur qu'au nord. C'est lui-même qui prépara les diversions retentissantes de Hollande et de Belgique, le débarquement aérien de Hollande, l'opération contre le fort d'Eben-Emaël par bombardiers en piqué, par

planeurs et sapeurs du génie. Ce fut, hélas ! une réussite complète.

Après sa victoire sur la France, Hitler paraît abandonné par l'inspiration stratégique — et la « veine ». Il n'envahit pas l'Angleterre, il n'attaque pas Gibraltar. Enfin — erreur mortelle — il se jette sur la Russie. Trois semaines après la visite de Molotov à Berlin, il rédige, le 18 décembre 1940, sa directive N° 21 *Barbarossa* (pièce N° 446 P.S.). Longue de huit pages, elle débute ainsi : « Il est nécessaire que la Wehrmacht soit en mesure d'écraser la Russie en une courte campagne. » Pour un fou à certains égards génial, c'est, malgré tout, un art délicat et dangereux, la stratégie.

EDMOND DELAGE.
